La Mennais Études

TRAITÉ D'UNION (1819)

**Au-delà des différences,
un commun discernement**

**Frère Josu Olabarrieta
Mai 2017**

Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel
Via Divina Provvidenza, 44
00166 R O M A (Italia)

PRESENTATION

Tous les Cahiers La Mennais ont été précédés d'une présentation, habituellement courte, pour rendre compte du contenu, de sa relation aux cahiers précédents, de sa place dans le développement de la spiritualité de Jean-Marie de La Mennais. La présentation de ce cahier s'étendra davantage. Elle pourrait même gagner en densité pour inciter comme il se doit à une expérience personnelle, communautaire, institutionnelle.

C'est le premier cahier La Mennais - Études qui s'inscrit dans la préparation d'un événement unique dans la vie de la Congrégation qu'est le **bicentenaire** de son existence. Deux cents ans de présence des Frères de l'Instruction Chrétienne dans l'Église et dans le monde, c'est un chiffre rond, plein, substantiel. Il mérite, par conséquent, une célébration à sa hauteur. Le Supérieur général et son Conseil se sont préoccupés d'établir des réunions, de planifier des actions, de solliciter des volontés, de suggérer des propositions pour que toute la Congrégation se mette en route en vue de cette célébration.

Cependant, une authentique célébration, en ces cas-là, va bien au-delà d'actes académiques, d'activités religieuses, d'inauguration de mémoriaux, de publications (dont celle-ci fait partie)... La meilleure célébration de cet événement doit être l'incitation à revivre ici et maintenant les lignes de fond, la "mystique" de ces moments, l'appel à être des participants actifs et lucides de ces instants qui ont eu et continuent d'avoir la capacité de briser les murs d'espace et de temps pour recréer cette expérience des origines.

Nous empruntons les mots d'un auteur qui commente, dans un contexte de dialogue interreligieux, les relations des groupes et de leur fondateur, et nous les appliquons dans notre cas à la possibilité de revivre aujourd'hui les circonstances d'il y a deux siècles. "L'une des questions qui se posent à partir d'ici, c'est jusqu'à quel point les disciples peuvent atteindre la pureté et l'intensité des origines... L'instinct mystique tend à considérer qu'en chaque croyant peut être recréée l'expérience du

fondateur, sans aucune différence entre les deux, étant donné que l'essentiel se trouve au-delà du temps et des individus”.

C'est dans cette direction que ce cahier veut s'orienter. L'histoire de ces dates est déjà commentée dans plusieurs Etudes Mennaisiennes avec profondeur et rigueur. Nous utiliserons l'histoire à certains moments.

Il ne s'agit pas d'accéder au récit des événements comme celui qui se met à feuilleter l'album de photos retraçant les histoires du grand-père. Il s'agit plutôt de nous introduire dans le processus spirituel vécu par Jean-Marie de La Mennais et Gabriel Deshayes, de manière à ce qu'il puisse nous aider à mieux comprendre notre propre itinéraire spirituel, le pèlerinage de Dieu dans nos vies. Nous pourrions faire de nos Fondateurs des compagnons de recherche et de marche vers Dieu déjà sorti à notre rencontre.

Ce cahier veut proposer une relecture de notre vie, au fil de laquelle nous convient Jean-Marie et Gabriel, qui ne soit pas purement anecdotique ou chronologique, mais attentive aux lignes de force qui ont opéré en elle. Pour que nous découvriions que Dieu a aussi conduit notre propre vie et nous a instruits, parce que « malgré nos fautes, nous sommes encore son peuple, nous sommes les brebis que sa main conduit ».¹

¹ St-Brieuc, 14 septembre 1815. Paroles de Jean-Marie prises dans le Psaume 99.

1- DEUX HOMMES ET UN DESTIN

Nous commençons le développement du Cahier. Nous faisons mémoire, mais surtout, nous nous attachons à l'expérience de ces deux hommes qui, voici deux cents ans, ont marqué une étape importante dans la société et l'Église de leur temps. Mais ils ont également marqué une étape, et continuent de la marquer, dans notre histoire personnelle et institutionnelle. Impossible de nous lire nous-mêmes, sans eux. Notre vie aurait un horizon différent, absolument différent, sans l'expérience de 1819 qui débouchera sur la date décisive du 9 septembre 1820.

Dans l'introduction, nous avons fait remarquer qu'il ne s'agit pas d'un traité d'histoire, même s'il faut signaler des pistes historiques afin de tenter de comprendre le parcours biographique de Jean-Marie et Gabriel qui les a conduits à cette date dont nous faisons mémoire ici : le 6 juin 1819.

Nos mains dans leurs mains, allant à leur pas, allons-nous vivre la même histoire, et faire avec eux l'expérience de nous sentir poussés tous ensemble à renouveler la congrégation dont ils rêvent ? Pourrons-nous donner rendez-vous aujourd'hui à nos espérances et rechercher dans cette date la source de nouvelles inspirations ?

1.1 Un destin commun :

Gabriel Deshayes, curé d'Auray, avait réuni, à partir de janvier 1816, un groupe de jeunes pour doter de maîtres chrétiens les villages pauvres de Bretagne. Il avait eu un succès croissant. Des villages comme Thézenay, Baud, Pordic, Limerzel, Malestroit, Ploërmel... connaissaient déjà la figure de quelques jeunes, hôtes des presbytères, vêtus d'une lévite particulière, engagés passionnément dans le travail de l'éducation chrétienne.

Jean-Marie de La Mennais a senti les mêmes besoins, avec un accent particulier qui donnait un ton et une couleur d'école intégrale, où, face à l'école mutuelle, la dimension chrétienne imprégnerait toute l'éducation. Il a su œuvrer en synergie avec Gabriel. Que l'on songe à l'insistance de

Jean-Marie pour obtenir un Frère d'Auray pour Pordic ou bien aux trois Frères de Gabriel Deshayes se rendant à Dinan, sollicités de manière répétée par Jean-Marie.

En juin 1819, il existe un bon groupe de Frères d'Auray et Jean-Marie a commencé son travail de formateur avec trois novices.

Le 6 juin 1819, Jean-Marie de La Mennais et Gabriel Deshayes se réunissent et à l'issue de 8 jours passés ensemble, pour prier et réfléchir, ils signent le "**Traité d'union**", par lequel ils unissent leurs idées et leurs ressources humaines. Par ce moyen, ils conjuguèrent leurs efforts pour "apporter aux enfants des classes populaires, spécialement ceux des zones rurales de Bretagne, des maîtres solidement pieux."

Ainsi était mise sur pied la Congrégation des Frères Mennaisiens. Avec la signature d'un document par lequel les deux hommes de Dieu mettaient en commun leurs intuitions, leurs efforts, leur foi, et une petite poignée d'hommes pour éduquer, accompagner, soutenir les jeunes... et espérer en eux.

Voici le texte (sic) :

Le 6 juin 1819
Dieu † seul

Au nom de la Sainte Trinité, Père, Fils et St. Esprit,

Nous, Jean-Marie Robert de la Mennais, vicaire général de Saint-Brieuc, et Gabriel Deshayes, vicaire général du diocèse de Vannes et Curé d'Auray.

Animés du désir de procurer aux enfants du peuple, spécialement à ceux des campagnes de la Bretagne, des maîtres solidement pieux,

nous avons résolu de former provisoirement à Saint-Brieuc et à Auray deux noviciats de jeunes gens qui suivront, autant que possible, la règle des Frères des Écoles Chrétiennes et se serviront de leur méthode d'Enseignement ;

mais, considérant que cette bonne œuvre naissante ne saurait s'accroître et se consolider qu'avec le temps, et que chacun de nous peut mourir avant l'époque où cette bonne œuvre sera assez avancée pour se soutenir par elle-même, Nous sommes convenus de qui suit :

1. Les deux maisons de noviciat établies, l'une à Saint-Brieuc et l'autre à Auray seront dirigées, savoir : la première par M. de la Mennais, la seconde par M. Deshayes.

2. Les deux maisons auront la même règle, la même méthode d'enseignement et n'en feront qu'une.

3. Chacun de nous aura la direction et surveillance de tous les Frères placés dans son diocèse et de tous ceux qu'il placera dans un autre diocèse.

4. Lorsque nous le jugerons à propos, nous choisirons parmi les Frères un supérieur et deux assistants, et nous désignerons la maison où ils devront habiter ; dans le cas où les choix n'aient pas été faits avant la mort de l'un de nous, ou que l'autre, pour une cause quelconque, ne pourrait pas y concourir, les choix et les arrangements à prendre pour le bien de la société seront faits par un seul.

5. Nous nous occuperons de trouver le plus tôt possible, une maison centrale pour les deux diocèses qui ne soit pas éloignée d'une grande route, et autant que faire se pourra, à la campagne.

6. Chacun de nous prendra les mesures nécessaires pour qu'à sa mort les ressources qui lui resteront entre les mains pour son établissement passent au survivant qui les joindra aux siennes pour le soutien de la société.

Fait double à St. Brieuc, le Dimanche de la Trinité (6 Juin 1819)

(Suivent les signatures).

Le fait d'unir les efforts, de mettre en commun les projets personnels, ici, le "Traité d'union", cela peut nous faire réagir différemment. Même les auteurs de ce traité avaient des lectures différentes de ce qu'ils avaient vécu, travaillé et décidé ensemble.

Ainsi Gabriel Deshayes confessait-il à son cocher, F. Jean : "*Que je suis content, disait-il à son cocher, F. Jean, j'avais certaines inquiétudes sur l'avenir de votre société naissante, mais je viens de prendre des arrangements avec M. de la Mennais : l'œuvre va marcher et toutes mes craintes ont disparu*".

Tandis que Jean-Marie affirmait des années plus tard qu'il s'agissait d'"un monument de la plus extrême déraison", en commentant :

« Cette charte en effet obligeait chaque Frère à une obéissance absolue envers MM. les Supérieurs, sans même prévoir le cas où les ordres seraient contradictoires. Mais les deux Fondateurs se convenaient admirablement et ils s'aimaient ; cela alla à merveille. »²

Le texte est clair, un texte rédigé rapidement, avec le cœur, pas un exemple de précision juridique. Mais il recèle, en son centre le plus profond, quelque chose d'incompréhensible, un miracle que tous les historiens ont unanimement souligné, et qui continue de constituer le chemin par lequel nous sommes invités à passer encore et toujours, et plus que jamais en ces années de célébration du bicentenaire. Deux hommes absolument différents entreprennent ensemble une action commune. La plus grande disparité se transforme en une profonde communion de destin.

D'autres ont vécu aussi ce même mystère aux origines de leurs institutions et en ont fait un itinéraire de vie institutionnel.

Ignace, Fabre, Xavier: une amitié pas du tout «évidente»

Ignace arrive à Paris le 2 février 1528 dans le but de poursuivre ses études à la Sorbonne. L'année suivant, il change d'établissement et on le loge dans le même appartement que deux autres étudiants, le savoyard Pierre Fabre et le navarrais François Xavier. À ce moment Ignace a 38 ans ; Fabre et Xavier Javier, 23. Ils resteront ensemble jusqu'à avril 1535, c'est-à-dire quelques six ans.

Qu'est-ce qui rapprochait, au départ, ces trois hommes ?

² Rulon. *Petite histoire de l'Institut des Frères de l'Instruction Chrétienne*, p 29.

Rien, absolument rien. Normalement leur proximité aurait dû échouer en peu de temps. Si ce ne fut pas le cas, il faut se demander pourquoi.

Ignace et Xavier provenaient de rangs nobles politiquement opposés. Comme on l'a fait remarquer, la balle qui blessa Ignace lors de la défense de Pampelune pourrait bien avoir été tirée par un frère de Xavier qui combattait dans l'armée adverse. D'autre part, la patrie de Fabre, la Savoie, n'était pas non plus en bons termes avec l'Espagne.

Et si les oppositions politiques entre les trois étaient patentées, les tempéraments ne l'étaient pas moins. Xavier était un athlète, un jeune homme très doué et ambitieux, qui aspirait à une charge élevée à Pampelune. « Très déterminé dans ses affaires », dira de lui Simon Rodrigues, un autre de ses compagnons. Fabre, au contraire, était de caractère doux, très doué en amitié, mais indécis et très scrupuleux. Ignace, pour sa part, arrivait à Paris avec une santé affaiblie, mais avec une décision déjà aguerrie et ferme de se donner à Dieu en aidant les gens.

Quel fut donc le secret de cette évolution partant d'un matériau humain si divers pour aboutir à un groupe d'amis pleins d'affection dont l'impact sur l'Église et sur le monde devait postérieurement être si grand ? Comment se fit-il que, si différents par l'être et la pensée, ils finirent par avoir la même volonté ? Une amitié si peu « évidente » comme celle-là ne put être le fait du hasard. Quelque chose de plus profond dut la forger.

Je crois qu'un premier élément d'explication est à chercher dans une lettre qu'Ignace lui-même écrit depuis Venise à un prêtre catalan, Jean de Verdolay, le 24 juillet 1537, avec l'intention dissimulée de l'attirer dans son équipe. Entre autres, il écrit : « De Paris sont arrivés ici, à la mi-janvier, *neuf de mes amis dans le Seigneur*, tous maîtres ès Arts et ès théologie. Quatre d'entre eux sont espagnols, deux français, deux de Savoie et un du Portugal ».

Cette expression, « amis *dans le Seigneur* », renferme, à mon avis, le premier secret d'une amitié qui, en plus d'être vraiment humaine, fut spirituelle et apostolique. Précisément celle dont nous sommes si préoccupés et dont avons tant besoin, aujourd'hui, dans la vie consacrée.

1.2 Deux hommes différents

Ce qui saute aux yeux, de prime abord, en considérant Gabriel et Jean-Marie, ce sont les différences liées au physique, à la naissance, à la famille, à la culture ainsi que les différences de point de vue, d'approche de l'avenir.

Pour résumer, nous insisterons davantage sur les faits historiques qui concernent Gabriel Deshayes parce que nous supposons plus connus ceux qui touchent à Jean-Marie.

- Deshayes est grand, vigoureux, décidé. En même temps, ses yeux et son sourire trahissent un intérieur bon enfant, placide. "Taille 1,76 m ; cheveux noirs ; sourcils noirs ; front dégagé, yeux bleus... teint brun".³ Jean Marie présente un port différent, plus petit, une tête aux larges ouvertures. Son regard est fixe et pénétrant. Ce visage fait présager un administrateur avisé tandis que la commissure des lèvres laisser échapper une nuance de tendresse enfantine et pleine d'attention.

- Gabriel est un homme de l'intérieur des terres, né à Beignon, au cœur de la Bretagne, le 6 décembre 1767. Un village où les habitants passent leur temps aux champs et à l'élevage des vaches et des veaux. Il n'a pas connu l'ensorcellement, les rêveries et les projets que la mer suscite, comme Jean-Marie, qui naît dans la merveille naturelle de Saint-Malo, ciselée dans le granit et ouverte à tous les vents de toutes les mers.

- Jean-Marie connaît cinq maisons dont sa famille est propriétaire. Enfant, il vit dans l'"hôtel" de la rue Saint-Vincent où il est né. Il passe de longs séjours dans la maison de l'Amélia qui domine l'estuaire de la Rance. Dans sa jeunesse, il aura un autre coin merveilleux, la Chesnaie, un refuge pour le calme et la réflexion.

Gabriel n'a pas connu les commodités d'un petit palais. Il n'a pas eu une enfance confortable. Il vit dans la petite maison de paysans bretons habitués à une vie rude : une pièce unique, de petites dimensions, qui sert de cuisine, de salle à manger, de chambre pour toute la famille, avec un sol en terre battue. Tout est imprégné de l'odeur et de la couleur de la fumée de cheminée. Il y a aussi quelques remises où faire la lessive,

³ Ce sont des données figurant sur son passeport, délivré par le Préfet des Bouches-du-Rhône en 1825.

mettre de la nourriture, du cidre... Au-dessus de la cheminée un grenier pour stocker les céréales, les légumes, les pommes de terre. Et à gauche, dans un petit prolongement de la maison, un réduit qui sert à la fois d'étable pour les animaux et de réserve de foin et de paille.

- Gabriel n'a pas pu goûter à la saveur magique des livres. Comme la majorité des enfants de son temps, sa scolarité a été courte. Il fallait surveiller les champs et guider les troupeaux. Il aura un avantage sur Jean-Marie pour la connaissance des terrains, des sols rétifs, des sillons bien tracés. Tel est le doux réalisme du concret.

- Pendant que l'entreprise familiale de bateaux et de transports de Jean-Marie fait voyager ses navires pour répandre en Europe le blé, le lin et tout autre type de marchandise, Michel Deshayes, le père de Gabriel, exerce "la profession de laboureur et en même temps de boucher ; de ces "bouchers de campagne" comme on les appelle dans le pays gallo, et qui vont de ferme en ferme tuer le cochon et présider aux "charcutailles".⁴

- Il est certain que Jean-Marie n'a pas suivi l'école primaire tenue par les Frères de La Salle. Ceux-ci accueillaient des gens modestes. Or, la tradition bourgeoise, en France, requérait un précepteur, un éducateur passant de maison en maison pour l'éducation des enfants. À la mort de sa mère, l'éducation de Jean-Marie fut confiée à l'abbé Carré. À cet âge, Gabriel est déjà au service de sa famille. Il garde les troupeaux. Il utilise la houlette et la panetière où il met les provisions du jour. Il conservera les deux tout au long de sa vie.

- Et malgré ces différences, cet homme va nouer avec Jean-Marie l'amitié la plus loyale, la plus fraternelle et la plus confiante.

- Ils ont coexisté dans certains lieux au hasard de leurs vies et à leur insu, des moments distants dans le temps. À certains moments - Gabriel a presque treize ans le plus que Jean-Marie - ils ont foulé la même terre, respiré le même air, éprouvé les mêmes appels, les mêmes intuitions, les mêmes élans.

- En 1782 Gabriel, alors adolescent de quinze ans, entre au séminaire de Saint-Servan, dirigés par les Paulistes (Lazaristes), séminaire qui se trouvait très près

⁴ Louis Massé - 1991- Conférence.

de la maison familiale de l'Amélia, où l'enfant La Mennais séjournait parfois.⁵

- En 1788 on le trouve à Saint-Méen, au grand séminaire, plus tard lieu de référence d'une Congrégation de prêtres dirigée par Jean-Marie, la Congrégation de Saint-Méen

- Lorsqu'éclate la Révolution, Gabriel est au seuil du sacerdoce. En septembre 1790, il est ordonné diacre. Ensuite, sous le nom clandestin de "Grand'Pierre", Gabriel Deshayes s'engage en risquant sa vie jusqu'à la témérité, faisant office de courrier entre les prêtres non-jureurs, transmettant des consignes, faisant parvenir des brefs du Pape, tissant une toile pastorale entre paysans et ouvriers.

- Et un jour il parvient à Saint-Malo, espérant pouvoir s'embarquer aussitôt pour Jersey pour couronner sa formation sacerdotale. Sur les mêmes remparts où Jean-Marie jouait ou contemplait l'horizon lumineux, ou bien encore examinait des étrangers au regard fuyant, guettant un prêtre déguisé, Gabriel attendait qu'une voix se lève, seulement une voix. Elle s'éleva un jour de brouillard et de givre : "Qui veut embarquer ?"

C'est ainsi qu'il navigua jusqu'à Jersey où, le 4 mars 1792, il fut ordonné prêtre par Mgr Le Mintier, évêque exilé.

⁵ On lit dans certains sommaires historiques de St-Servan. "Les prêtres de la Mission furent expulsés de Saint-Servan-sur-Mer en 1792, peu après le départ de l'évêque, Mgr de Pressigny, qui avait passé sa dernière nuit dans sa maison de campagne située près du Séminaire". Nous ajoutons qu'elle se trouvait très près de la propriété de l'Amélia. C'est la nuit où Jean-Marie reçut au Séminaire sa première communion et sa confirmation.

2. LE LIEN ESSENTIEL QUI PERMET DE PARVENIR AU TRAITÉ D'UNION.

Nous pourrions insister davantage sur les différences que présentent les profils humains et spirituels de Jean-Marie et de Gabriel Deshayes.

Si nous suivons en parallèle les biographies des deux, il ne paraît y avoir aucun élément, à première vue, qui aurait pu les unir au point de susciter une amitié, une convergence de critères, une confiance si solide qu'elle se manifesterait dès leur première entrevue. Même les moments de rencontres directes furent tardifs et très proches de la signature du Traité d'union.

Sans doute y avait-il l'un de l'autre une connaissance par ouï-dire ou par des nouvelles circulant publiquement. Gabriel avait pu entendre parler d'un jeune vicaire capitulaire à la tête du diocèse de Saint-Brieuc, diocèse voisin du sien. Un jeune vicaire qui dirigeait et gérait efficacement les affaires, se démenait pour mener à bien une tâche prenante, pour refermer les blessures d'un tissu ecclésial en souffrance.

De son côté, Jean-Marie avait pu avoir l'écho d'un curé d'Auray en pleine maturité, missionnaire populaire comme lui, habité par un profond sens social, créateur de multiples œuvres pour venir en aide à un troupeau de fidèles accablés de pauvretés auxquelles il faisait front de manière résolue et en n'ayant pas peur de prendre des risques.

Jean-Marie avait sûrement eu entre les mains le numéro de la revue "L'Ami de la Religion et du Roi"⁶ du 1er juin 1816, où étaient largement commentées les œuvres caritatives du curé d'Auray, ainsi que ses projets, qui venaient de voir le jour, pour fonder une société de maîtres chrétiens sous la tutelle des Frères de la Salle.

⁶ Périodique fondé par Adrien Le Clère et Picot, en 1814. À titre d'information, Féli de Lamennais et Frayssinous en furent les premiers collaborateurs.

Pourtant, jusqu'en 1817, ils n'avaient pas eu l'occasion d'éprouver, en commun, une pression divine, sous forme d'intuition ou d'appel ouvrant des voies d'avenir.

La géographie de la Bretagne, les communications et les travaux des deux ne leur permettaient pas un dialogue régulier, un discernement serein et soutenu dans le temps. Les 26 lieues (environ 130 kms) qui séparaient Saint-Brieuc et Auray représentaient un long voyage par des chemins au tracé difficile et compliqué.

• **La Mission qui fait l'unité.**

Gabriel et Jean-Marie : très différents, mais absolument liés par la même mission ; des chemins très différents au départ, mais le même chemin à l'arrivée.

En suivant les rencontres qu'ils eurent ensemble, le rythme intensif de leur parcours, nous pourrions peut-être trouver une clé qui nous expliquera comment deux êtres si différents peuvent communier dans une unité la plus stable et la plus solide.

Nous aurons à recourir, en pointillés, à l'histoire⁷. Nous suivrons le conseil qui consiste à survoler les événements en essayant d'en dégager la réalité des faits ainsi que les appels pour de nouveaux chemins d'avenir.

• **Une intuition**

Il faut considérer la première rencontre entre les deux fondateurs comme le premier moment où s'instaure le lien essentiel que même la mort ne pourra briser.

Nous nous situons du côté de Gabriel Deshayes. Dans son travail pastoral d'Auray, le zèle qui le stimule le plus profondément est celui de l'éducation des enfants et des jeunes. Au terme de conversations avec la Sœur Molé, fondatrice des Sœurs de la Charité de Saint-Louis, il parvient à assurer un enseignement systématique pour les petites filles. Dans le couvent, qui porte le nom de « Le Père Eternel », va fonctionner à partir de 1807 une école gratuite pour les petites filles d'Auray.

⁷ Certains paragraphes comportant des données historiques sont tirés presque textuellement de "*Jean Marie de la Mennais. Des yeux ouverts sur la vie*". F. Josu Fernández Olabarrieta.

Pour les petits garçons, il a pensé aux Frères de La Salle et s'adresse à celui qui était alors à la tête de la Congrégation. La réponse du Vicaire Général est concise : « *Il vous faudra attendre longtemps avant que l'on puisse vous envoyer des Frères.* »⁸

Mais le Père Deshayes est un homme à la ferveur immunisée contre le découragement. Il garde une ferme espérance. En 1810 est élu le Frère Gerbaud comme Supérieur général, et deux mois après son élection, il accèdera à la demande de Gabriel, en envoyant trois Frères : Géronce, Boniface et Matthieu.

Il a résolu le problème, « son » problème, mais il reste une plaie ouverte sur toute la Bretagne : les villages où personne ne va, où les Frères ne peuvent pas se rendre du fait des exigences de leurs Règles exigeant la présence de trois religieux pour pouvoir former une communauté. Pour pallier à cet inconvénient, Gabriel Deshayes pense alors à préparer quelques maîtres qui pourraient aller là où les Frères des Écoles Chrétiennes ne peuvent pas aller, aux frontières lointaines, minuscules, mais fascinantes du point de vue évangélique : les villages bretons les plus perdus.

Dans son presbytère d'Auray il reçoit un groupe de jeunes pour les préparer à cette mission. Leur nombre varie, sujet aux fluctuations des arrivées et des sorties des premiers temps. Nous connaissons le nom du premier qui resta à ses côtés : Mathurin Provost.

Le groupe est constitué d'une brassée de bonnes volontés, à l'expression maladroite (certains analphabètes, plusieurs ne connaissant aucun mot de français...), mais riches en foi et en enthousiasme.

Le projet de Gabriel qui méritera quelques années plus tard le long commentaire de "L'Ami de la Religion et du Roi" du 1er juin 1816.

Si nous nous situons à présent du côté de Jean-Marie, nous savons qu'en tant que vicaire général de Saint-Brieuc, il s'est sérieusement penché sur les risques de la "nouvelle éducation" que l'État veut étendre à toutes les régions du pays. Il examine avec rigueur la nouvelle méthodologie et s'y montre vigoureusement opposé.

Voici qu'à Saint-Brieuc est arrivée la notification officielle de l'arrivée

⁸ Archives de F.E.C., Rome, NC 399, dossier n° 2

très prochaine du maître de l'école mutuelle. Jean-Marie veut lui donner une réponse immédiate en sollicitant les Frères de La Salle et il obtient de la Mairie un vote des crédits en vue de financer la nouvelle école.

Le 10 mai 1817. Si le Supérieur des Frères de La Salle ne répond pas à sa demande, c'est qu'il a écrit au Père Deshayes de prendre en charge l'école, avec ses jeunes. Celui-ci, plus porté à la conversation paisible qu'aux rapports écrits, se rend à Saint-Brieuc rencontrer le Vicaire Général, M. de La Mennais.

C'était la première rencontre. Les deux prêtres purent sentir qu'ils brûlaient de la même passion, qu'ils portaient les mêmes préoccupations. Ils étaient habités par les mêmes interrogations et se sentaient poussés à leur donner les mêmes réponses.

Bien que Gabriel ne se crût pas capable d'accepter la proposition de Jean-Marie, une profonde et fraternelle communion de cœur et d'intérêts naquit ce jour-là.

Encore en compagnie de Gabriel, Jean-Marie écrit ce même jour une lettre au Supérieur Général des Frères des Écoles Chrétiennes, Frère Gerbaud, avec des accents désespérés :

« Je vous prie avec les supplications les plus vives, d'accueillir notre demande ; si vous refusiez, je serais inconsolé parce que je prévois que tôt ou tard on créera ici comme partout une école lancastérienne et alors nous n'aurions plus aucun espoir d'avoir en cette ville une école chrétienne. »⁹

Sur la lettre, quelques lignes de recommandation sont signées du Père Gabriel Deshayes du fait de sa proximité personnelle avec les Frères de La Salle. Il avait, en effet, obtenu la présence de trois d'entre eux à Auray.

« Mr de La Mennais me demande de m'unir à lui pour que vous concédiez à la ville de Saint-Brieuc un établissement de vos Frères. Je me rends à son invitation. Vous ne trouverez pas un prêtre plus zélé ni plus respectable envers qui être complaisant et je m'attends à ce que vous n'aurez qu'à vous féliciter d'avoir accédé à sa demande ».

⁹ Lettre au Supérieur Général des FEC, 10 mai 1816

La réponse est très claire : *"Je peux vous envoyer trois Frères à Saint-Brieuc comme vous me le demandez, mais à condition que de votre côté vous m'envoyiez trois novices et que vous payiez leurs dépenses dans le noviciat"*. Jean-Marie obtiendra ces trois postulants en envoyant trois jeunes trouvés par Gabriel Deshayes. Pour sa part, il se chargera des dépenses.

Il a été capable, avec l'aide du curé d'Auray, de régler une difficulté. Mais les urgences apparaissent chaque jour sous un nouvel aspect et il sent qu'il faut être créatif, que quelque chose ou Quelqu'un lui demande de nouvelles réponses.

Ensemble, les deux Fondateurs ont fait une première expérience de communion au cœur de la mission qui a éveillé en eux les prémices d'un travail en commun. C'est la mission qui leur révèle, à partir de maintenant et avec une force toujours plus grande, ce qui les unit au-delà des différences d'âge, de culture et même de sensibilité religieuse. Ils ont commencé à entendre une voix qui ne leur demande pas d'où ils viennent, mais où ils veulent aller ensemble, en communion.

- **Un chemin rapide.**

À partir de cette première rencontre, contacts et communications se font plus fréquents. Il s'agit de gérer la préparation des trois novices pour les Frères de la Salle, trouvés par Gabriel Deshayes et pris en charge par Jean-Marie. Mais d'autres affaires suivent.

Premiers mois de 1818 : Pordic est un petit bourg du diocèse de Saint-Brieuc. Jean-Marie vient d'y prêcher une mission en janvier. Il y a perçu une population pauvre et simple, bien disposée et généreuse. Pour assurer une continuité à l'œuvre évangélisatrice qu'il a commencée, pour structurer une réponse beaucoup plus articulée, il a pensé qu'il n'y a pas de meilleure base qu'une école.

Pordic n'a besoin que d'un seul maître. Jean-Marie ne peut recourir aux Frères de La Salle puisque leur Règle ne leur permet pas d'être moins de trois. Il a alors recours au Père Deshayes. Celui-ci lui fournit un maître, le Frère Paul. L'école ouvre aux premiers mois de 1818, peu après la première rencontre.

Novembre 1818 : Dinan est l'objectif des libéraux qui tentent d'y introduire une école lancastérienne. Jean-Marie, ce mois-là, présente aux prêtres de la ville l'"institution de M. Deshayes" et leur propose de faire venir ses éducateurs. Le curé s'y oppose de peur d'être dans l'illégalité face à l'"Académie".

Mai 1819 : Vu que l'inauguration de l'école mutuelle est imminente, Jean-Marie se rend à Auray et obtient trois Frères de Gabriel Deshayes.

Les faits sont peu nombreux, mais forte est la communion qui en ressort.

• **Un destin inéluctable.**

Depuis quelque temps, Saint-Brieuc expérimente déjà la guerre scolaire entre l'école dirigée par les Frères de La Salle et l'école mutuelle que dirige M. Remond, formé à Paris. Si celui-ci peut compter sur des appuis officiels, les premiers ont la faveur de la population. Mais le 20 mars, M. Remond lance une circulaire : "Étant donné que nous avons ici l'école modèle, plusieurs maîtres et maîtresses sont venus prendre connaissance de la méthode pour la mettre en œuvre tout de suite dans leurs bourgades respectives, si bien que dans peu de temps, nous aurons plusieurs écoles dans le département".

C'est par cette dernière ouverture que l'illumination définitive intérieure se fraie un chemin. Le même jour, Jean-Marie écrit au curé de La-Roche-Derrien et lui demande de trouver "des sujets pour la nouvelle société de maîtres qu'il pense fonder le plus tôt possible".

Le prêtre se met en recherche et il pourra lui présenter trois sujets. L'un d'eux, celui qui va persévérer, est Yves le Fichant, un jeune de 18 ans qui mourra à l'âge de 21 ans au collège de Guingamp. Rien de plus petit, de plus silencieux, de plus fragile. Un début de pauvre semence mais enrichie par la rosée silencieuse, humble et précieuse, d'une profonde certitude : nous sommes dans les mains de Dieu.

"J'ai commencé mon œuvre dans ma maison de Saint-Brieuc avec deux jeunes de Basse Bretagne, qui parlaient à peine le français et qui ne savaient pas plus que moi ce qu'ils allaient faire. Nous savions seulement que nous voulions, avec l'aide de Dieu, établir des écoles chrétiennes dans nos bourgs de campagne là où nous craignions qu'on allait en établir, malgré

nous, de mauvaises. Peu à peu, le grain de moutarde s'est transformé en un grand arbre, où sont venus se protéger une grande quantité d'enfants. A Domino factum est istud (Telle est l'œuvre de Dieu). »¹⁰

C'est dans ce contexte qu'est rédigé et signé le 6 juin, deux mois et demi plus tard, le "Traité d'union". Le cadre ne peut être plus suggestif :

- Deux ans seulement ont passés, mais ils ont été d'une grande intensité. Des collaborations ont surgi, imprévisibles, et sont apparues comme répondant à des appels intérieurs non précédés d'élaboration organisée de programmes et de projets.
- Tout s'est fait dans la simplicité, autour de l'essentiel, dans l'unité de vue et avec les mêmes visions d'avenir.
- Plus tard Jean-Marie de la Mennais et Gabriel Deshayes se réunissent à Saint Briec. Ils se sont donné rendez-vous pour établir l'école de Dinan qui commencera avec quatre Frères de Gabriel, sous l'impulsion de Jean-Marie. Le cadre est comme un dessein d'anticipation, comme un essai en laboratoire de ce que serait un an plus tard la rencontre à la Chapelle du Père Éternel à Auray : quatre Frères "deshaysiens", quatre nouveaux novices mennaisiens, les deux Fondateurs... et dans l'air un fort sentiment que le temps est venu de discerner ensemble la volonté de Dieu à travers les intuitions que tous les deux ont eues.

"Rencontre surprenante que celle de ces deux hommes si différents socialement et intellectuellement. L'un est issu d'une modeste famille paysanne. L'autre a été élevé dans une bourgeoisie opulente de négociants et armateurs malouins. L'un a poursuivi ses études théologiques jusqu'au diaconat. Le second, d'une solide culture religieuse, commence, dès 1802 à enseigner la théologie au séminaire de Saint-Malo et collabore, avec son frère Félicité, à la rédaction d'ouvrages."¹¹ Telle est la vision d'un biographe actuel de Gabriel Deshayes.

Ainsi, après 8 jours de réunion dans la prière et la réflexion, ils signent le "Traité d'union".

¹⁰ À l'abbé Boucarut, 12 janvier 1844.

¹¹ Jean Chéory. *Gabriel Deshayes. Prêtre de la Providence 1767-1841*. p. 123

Ce fut un exercice long et patient de **discernement en communion**, pour chercher la volonté de Dieu. Gabriel le confessait, lorsque le lendemain, sur le chemin de Dinan, il confiait à ses novices André (Joseph Labousse), Charles et Gabriel : « *Je suis bien content. Voilà notre Société solidement établie. Je viens de prendre avec M. de la Mennais des arrangements qui simplifient tout. Dieu soit béni.* »

Et au cœur de cette communion, qui va infiniment plus loin que l'amitié humaine, se trouve la **mission** qui devrait les maintenir toujours indéfectiblement unis. "**Nous**, Jean-Marie Robert de la Mennais... et Gabriel Deshayes, **animés du désir de procurer aux enfants du peuple ... des maîtres solidement pieux**, nous avons résolu..."

3. VERS UN NOUVEAU "TRAITÉ D'UNION".

À cause de la magie et de la force que les dates suscitent en nous, nous pourrions être tentés d'enregistrer le temps d'un nouveau "Traité d'union" : parler d'un Traité d'union de 2019, par exemple. Ce serait un acte significatif de prévoir une célébration au moment de l'anniversaire, avec ce projet.

Mais comme on l'a dit dans la préface de ce cahier - permettez que je me cite -, "La meilleure célébration de cet événement doit être l'incitation à revivre ici et maintenant les lignes de fond, la 'mystique' de ces moments-là, l'appel à être des participants actifs et lucides de ces instants du passé qui continuent d'avoir la capacité de briser les murs de l'espace et du temps pour recréer l'expérience des origines".

Aussi, outre les initiatives qui pourront être prises, nous allons, comme Jean-Marie et Gabriel, entreprendre les *huit jours de prière*, de réflexion, de progression commune (syn-ode) qu'ils entreprirent. Nous sommes conscients que pour parvenir au 6 juin 1819, il y eut plus de huit jours d'engagement en commun, il y eut des années, toute une vie au cours de laquelle s'approfondirent les éléments rendant possible l'unité d'esprit consacré par cette date.

Si Gabriel et Jean-Marie parvinrent à signer ce document, en plus de ce qui a été dit plus haut, nous pouvons l'attribuer au fait qu'au plus profond de leur être il y avait des traits communs, essentiels, qui, même sans avoir été explicités auparavant, rendirent possible la confluence. Il nous faut relever ces racines communes qui structuraient ces deux hommes et favorisèrent la rencontre.

Un nouveau Traité d'union doit être possible, si nous vivons ces traits "ici et maintenant", dans notre propre cœur, au sein de nos communautés, de la Congrégation et de la Famille Mennaisienne.

Nous avons signalé les profondes différences entre les deux Fondateurs. Il est également évident qu'entre nous existent de profondes différences dues à la culture, à l'origine, à la formation, à la sensibilité religieuse. Pourtant l'union est possible si nous sommes traversés par les mêmes certitudes spirituelles, par les mêmes fondements partagés par eux.

3.1- La centralité de l'expérience de Dieu

Sans aucun doute, il s'agit du point de convergence le plus profond entre Jean-Marie et Gabriel. L'expérience de Dieu comme point focal qui habitait leurs vies, même s'ils suivaient des chemins séparés. L'une et l'autre vies étaient traversées par une profonde expérience du Mystère, de Dieu, de l'Absolu, si bien que leurs pensées, leurs désirs, leurs aspirations avaient en Lui leur origine et leur destinée.

Il suffit de voir comment le début du "Traité d'union", juste après la date de sa rédaction, note deux points essentiels : "Dieu † seul" et "Au nom de la Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit..."

• Dieu Seul :

À propos de cet en-tête du document, on pourrait dire qu'il s'agissait d'une coutume de l'époque, sans autre enjeu que la pratique habituelle de formules à contenu spirituel.

Et pourtant il s'agit d'une réalité bien plus profonde et qui structure leur vie à tous les deux : Dieu est la réalité ressentie en eux comme l'unique fondement, le seul but de leur existence.

L'expression avait été formulée et diffusée par Henry-Marie Boudon, qui avait écrit plusieurs œuvres autour de ce thème fondamental. C'est de lui que sont ces pensées qui peuvent nous paraître de facture purement mennaisienne :

« Toutes leurs pensées aussi bien que leurs désirs ne doivent avoir d'autre but que le seul intérêt de Dieu seul. »¹²

Dieu † seul est bien plus qu'une marque, c'est une expérience de Dieu qui se transmet dans la force et la passion d'écrits comme celui-ci, de

¹² Œuvres spirituelles de Henry-Marie Boudon...*Dieu seul ou l'association de Dieu seul*, p. 178

Gabriel Deshayes, d'où s'écoule une certitude, une conviction, un élan contagieux :

« Ne vous souciez, n'aimez, ne désirez d'être estimé, recherché, regardé, consolé, favorisé que de DIEU SEUL. »

« Priez pour n'avoir aucune attache à quelque chose que ce soit, pas même à votre confesseur, mais n'aimez que Dieu, ne pensez qu'à Dieu, ne recherchez à plaire qu'à Dieu. Détachez votre cœur de toute créature pour le donner uniquement à Dieu, qu'il n'y ait pas en vous la moindre chose qui n'appartienne à votre grand Dieu. »¹³

Le principe et le fondement, les fondations sur lesquelles établir l'existence sont en Dieu Seul. Pour Jean-Marie, c'est uniquement à partir de cette évidence qu'il est possible de construire sa vie, à partir de cette sécurité qu'on pourra s'engager sur des chemins risqués et audacieux :

« Autour de nous, rien n'est stable, et nous-mêmes nous changeons comme tout le reste ; ainsi ne nous appuyons donc point sur l'homme misérable jouet des événements les plus imprévus ; appuyons-nous sur Dieu seul ; ne nous attachons qu'à Dieu seul ; ne désirons que l'accomplissement de sa volonté toujours sainte, toujours juste, toujours miséricordieuse. »¹⁴

Voilà pour l'expression Dieu † Seul, mais il conviendrait de dire la même chose de la formule "Au nom de la Sainte Trinité, Père, Fils et Esprit-Saint...", qui continue l'en-tête du Traité. Bien sûr, c'est avec cet en-tête que débute beaucoup d'écrits et de rituels (il suffit de rappeler la formule de profession des Frères). Mais ceci exprime la conviction que tout prend sens et consistance à condition de naître de son ancrage dans la vie trinitaire. À la circularité des relations du donner-recevoir, de l'accueillir-remettre, essence de la vie trinitaire, toute la Création se trouve convoquée. Davantage : nous entrons de plain-pied dans ce mouvement du fait que nous n'existons que pour et à l'intérieur de ce plan prévu avant la fondation du monde.

¹³ Lettres et écrits de Gabriel Deshayes, p. 45.

¹⁴ S. VII 2164-65

• **Expérience fondatrice**

Très fréquemment, ce qui se trouve à la fin nous est offert au début comme un déclenchement, une anticipation. Nous pouvons presque tous identifier dans notre vie ce premier moment d'irruption de Dieu qui a déterminé en nous un mouvement irréversible et a marqué un "avant" et un "après". La théologie contemporaine appelle cette irruption du Divin *l'Expérience Fondatrice*.

Où situer l'expérience fondatrice de Gabriel et Jean-Marie, cette expérience de Dieu qui transperce le cœur et bouleverse la vie ? Nous connaissons le lieu et le moment de cette expérience chez certains personnages :

- L'illumination du Cardoner de Saint Ignace, après laquelle "tout parut nouveau ; il lui semblait être comme un autre homme et avoir une intelligence différente de celle qu'il avait auparavant" (Autobiographie, 30).
- Blaise Pascal avait cousu, au revers du manteau qu'il portait toujours, cet écrit : "L'an de grâce 1654, (à 31 ans). Lundi, 23 novembre, jour de saint Clément...Depuis environ 10 heures et demie du soir jusques environ minuit et demi...Feu...Joie, joie, joie, pleurs de joie".
- Paul Claudel eut aussi son expérience fondatrice lors d'une messe de minuit à Notre-Dame, à dix-huit ans.
- De même le philosophe Manuel García Morente, jusqu'alors agnostique.

Chez Gabriel et Jean-Marie, pas de datation de cette expérience, mais les conséquences en sont bien palpables. Comment comprendre, sinon, leur décision vocationnelle, en des temps de nuit absolument obscure. Sur quel fondement ancrèrent-ils le cœur de l'existence pour se maintenir fermes, insensibles au découragement ?

« Jean Marie évolue dans ce milieu. Sans le support ferme et tendre de sa mère, sans l'appui de son père, sans les valeurs solides d'une éducation suivie... Peut-être l'accompagnement féminin de sa mère et de sa tante l'a-t-il légèrement orienté. De même que la fidélité d'En-haut, roc pour tous ceux qui continuaient à encourager la vie sous un magma qui paraissait pouvoir tout asphyxier.

Au plus fort de la Terreur, il aidera à mettre en place une église clandestine à Saint Malo. Il apprendra à voir germer la vie là où tout était obscurité, à soutenir la vie d'autrui, de ce prêtre bizarrement déguisé en marin, de sa tante sur le point de passer à l'autre vie, de se laisser revêtir de la vie qui s'agite à chaque carrefour.

Il a vingt ans. L'âge des décisions. Quand il lui faudra tracer les voies à parcourir, il décidera d'un itinéraire autrement risqué que celui des corsaires.

« Nous célébrons aujourd'hui une fête qui m'est bien chère. Papa ne voulait point que j'entrasse dans l'état ecclésiastique. Le jour de st François-Xavier 1800, j'insistai de nouveau. Il me donna son consentement pour aller recevoir le sous-diaconat à Paris : j'attribuai à l'intercession de l'apôtre des Indes ce changement d'autant plus imprévu que les circonstances étaient encore très difficiles, je le lui attribue encore. »¹⁵

Son désir d'être prêtre n'est pas l'aboutissement logique d'un long cheminement qui aurait traversé toute son adolescence. C'est au contraire une décision qui semble aller à contre-courant. Cette attirance pour la prêtrise vient d'une expérience tellement ancrée au fond de lui-même que rien ne pourra le faire changer d'avis.»¹⁶

Qu'est-ce que Gabriel a vu, par quoi a-t-il été touché dans sa jeunesse pour se lancer sur la voie du sacerdoce aux moments les plus troublés de la révolution ? Il ne lui suffit pas d'être passé par mille péripéties pendant son diaconat, le voilà décidé à devenir prêtre, poussé par un désir impétueux.

Et une fois ordonné à Jersey, il revient en France au bout d'une semaine pour y vivre le risque de la foi. De quelle trempe est-il, quel feu l'a forgé pour former une église clandestine avec une poignée de treize prêtres qui reconfortent la communauté chrétienne qui les héberge et les protège ?

Il se sait poursuivi. Le Conseil de District de Ploërmel, le 20 juillet 1792 l'inscrit dans la liste des « plus grands ennemis de la Patrie, qui

¹⁵ À Bruté de Rémur, 3 décembre 1809

¹⁶ Josu Fdez Olabarrieta. *Juan María de la Mennais, Ojos abiertos a más vida* p. 36-37

s'efforcent de renverser la plus belle Constitution du monde ». Le nom de Gabriel Deshayes y figure : « diacre à Beignon, prêtre à Jersey » et comme les autres il devra « être appréhendé par la Gendarmerie nationale et autres forces publiques, et conduit, comme perturbateur du bon ordre, à la citadelle de Port-Louis pour y être détenu et gardé ».

Il verra l'un de ses compagnons prêtres arrêté et guillotiné six jours plus tard, mais restera inflexible, animé d'un feu intérieur que rien ne serait capable d'éteindre. Il prendra mille déguisements pour son ministère, mais il restera transparent au contact de Quelqu'un qui a marqué au fer son existence.

Aujourd'hui, la relecture de nos charismes de fondation nous porte à redécouvrir joyeusement l'essentiel de la main de nos Fondateurs : nous nous sentons appelés à vivre la même expérience du Dieu de Jésus, à nous découvrir aimés par l'amour gratuit, inconditionnel et radical de Dieu manifesté en Jésus mort pour nous et qui nous convoque à participer, par son Esprit, à ce courant d'amour que Lui-même vit et dont il jouit dans la famille trinitaire.

Nous ne pouvons partir pour vivre sérieusement le bicentenaire de notre Congrégation que si, comme Jean-Marie et Gabriel, nous consentons à faire cette expérience de Dieu.

Expérience de Dieu signifie fondamentalement reconnaissance de ses propres limites et acceptation de se recevoir de cette Réalité que nous nommons « Dieu ». Accepter avec confiance le Mystère qui fonde notre être et « dans lequel nous vivons, nous nous mouvons et nous existons » (Ac 17, 28).

Cette confiance n'émane pas d'un raisonnement ni d'une conviction provoquée par autrui de l'extérieur. Le croyant la capte comme une grâce et un présent de Dieu même. C'est dans cette confiance radicale que consiste la foi, avant l'intégration de l'individu dans une religion ou une église déterminée. La personne « sait » qu'elle n'est pas seule ; elle accepte de vivre à partir de cette lumière obscure mais caractéristique de Dieu. Ce Mystère renferme ce à quoi, du plus profond, le cœur aspire. Ce qui, donc, est décisif, ce n'est pas de voir, mais d'être vu ; ce n'est pas de connaître, mais d'être connu ; ce n'est pas d'appeler, mais d'être appelé ; ce n'est pas de chercher, mais d'être trouvé. Cette expérience fait entrer l'homme, d'une certaine manière, dans le Mystère de Dieu, « où il ne

comprend plus, mais se trouve touché profondément ; où il n'élabore plus des raisonnements, mais adore ; où il ne domine plus, mais se trouve dominé ».

Ce « mouvement de transcendance », qui porte la personne à cesser de vivre face à elle-même et face à son propre désir pour exister face à Dieu et selon Dieu, c'est le cœur de ce que nous appelons « l'expérience de Dieu ».¹⁷

3.2.- Le regard avec les "yeux du cœur"

Le texte qui suit a été écrit à propos de Jean-Marie, mais la citation vaut pour les deux :

“Parler de Jean-Marie de la Mennais et de Gabriel Deshayes c'est parler d'hommes au regard dilaté, en largeur et profondeur. Capables de voir plus de choses, mais surtout de mieux les voir. De percer la réalité pour y découvrir son sens le plus profond.

Là où les autres ne voient que des jeunes anonymes, des événements opaques, des carences..., eux découvrent des visages vifs et des cœurs palpitants à la recherche d'une réponse solidaire. Ainsi allèrent-ils dans la vie : la regardant avec des yeux toujours bien ouverts, en chaque occasion, à la surprise de Dieu qui appelle et demande, invite et engage joyeusement.

Et ce regard était chargé d'amour compatissant, de tendre sympathie. Ils souffraient de voir des enfants et des jeunes qu'ils aimaient passionnément, abandonnés à leur sort. Ils se passionnaient pour eux, parce qu'ils les percevaient plus fragiles, plus vulnérables, sans défense, déshérités, les mains vides, pleines seulement d'avenir ».¹⁸

Nous pouvons nous demander si notre cœur sait seulement 'voir' ou si, attentif, il sait aussi 'regarder'. Nous naissons avec des yeux, mais pas avec un regard. Il existe une différence subtile entre 'voir' et 'regarder'. Le regard est chargé d'attention, d'amour, et même de passion ; « le médecin m'a bien examiné », dira le patient, content de la consultation. « Regarde-moi ! », suppliera l'amant voulant jouir de nouveau de la prédilection

¹⁷ Sur le thème de l'expérience de Dieu chez Jean-Marie, cf. n° 1, Cahier La Mennais: "Reçus de Dieu"

¹⁸ Feuilletts Avec Lui 155, novembre 1996

première, peut-être désormais disparue. On « regarde » la blessure et le tableau, parce qu'ils requièrent attention et cœur. Voir, en revanche, ne nécessite qu'une direction des yeux vers un stimulus.

La vie, nous la jouons dans le regard, comme nos Fondateurs : dans la capacité de regarder et surtout d'être regardés et de consentir à être l'objet du regard bienveillant de Dieu.

● Le cœur du regard :

Il n'est pas si facile d'accéder au regard. Il faut du courage et du cœur. "Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux" dira le renard au Petit Prince.¹⁹

Jean-Marie écrivait déjà dans le Mémorial que lorsqu'il faut discerner sérieusement, lorsqu'il faut se décider pour un parti, – et le Traité d'union en donna l'occasion –, il faut prier Dieu avec une nouvelle ardeur, d'être la lumière de notre cœur. *Det nobis illuminatos oculos cordis*, en référence à Ep 1, 8 où il est dit textuellement que c'est Dieu qui illumine les yeux de notre cœur.

Et il faut se laisser affecter par tout ce que découvre le regard. « *How many roads must a man walk down before you call him a man?* », chantait Bob Dylan. Combien de routes un garçon doit-il faire avant qu'un homme il ne soit ? L'homme riche, vêtu de pourpre et de lin, banquetant splendidement, voyait tous les jours le mendiant Lazare, « allongé au portail et couvert de plaies et désirant s'emplier le ventre des restes de la table du riche... et il voyait comment « les chiens s'approchaient pour lécher ses plaies »..., mais il ne le regarda jamais avec amour. Sans amour, il y a de l'aveuglement. Dieu se plaint de son peuple « idiot et sans jugement, qui a des yeux et ne voit pas, des oreilles et n'entend pas. »

Jean-Marie, dans le bain de réalité que fut son séjour à Saint-Brieuc comme vicaire général, se sentit touché par la réalité qu'il voyait, les yeux transpercés par la misère morale des gens, par l'abandon de la jeunesse, par le manque de formation du clergé... Le rapport du Ministre de l'Intérieur, qui reflétait la détérioration de la sécurité, où les plus jeunes étaient les premiers agents des délits et crimes, ne fut pas une simple

¹⁹ Antoine De Saint-Exupery, *Le Petit Prince*, (édition espagnole Alianza, Madrid 1992, p. 87.)

donnée statistique ou sociologique, mais l'affecta au plus profond des entrailles. Il le perçut comme une vibrante secousse de Dieu pour être proche et pour donner sa vie pour eux.

• **Un regard qui découvre la sacramentalité de la réalité**

Simone Weil redécouvre le premier chapitre de la Genèse lorsqu'elle contemple la beauté du monde. Il est "sacrement" de Dieu, qui remplit et se trouve derrière l'univers : « La beauté du monde, c'est le sourire de tendresse du Christ pour nous à travers la matière. Il est réellement présent dans la beauté universelle. L'amour de cette beauté procède de Dieu descendu dans notre âme et va vers Dieu présent dans l'univers. »²⁰

Pour regarder avec des yeux neufs n'importe quelle réalité, nous avons besoin de la transparence qui ne nous laissera pas à la superficie des choses, mais qui nous permettra de commencer ce voyage sans fin vers l'intériorité du créé, et nous fera entrer à l'intérieur de l'intimité de Dieu. Aujourd'hui nous sommes défiés par la profondeur qui passe par-dessus les façades et les superficies pour trouver ce que Dieu nous propose de nouveau et l'accueillir comme sens de notre vie et orientation de nos engagements, même si les voies vers la fin du voyage ne sont pas toutes tracées.

C'est ce que fit Gabriel Deshayes toute sa vie : voir la réalité qui se présente âpre, dure, et la voir de l'intérieur, à partir de l'intimité même de Dieu qui voyait les orphelins, les prisonniers, les chômeurs, les malades, avec une infinie miséricorde et une infinie tendresse. D'un regard de tendresse inépuisable...

*"Plus le crime de Pierre est grand, plus le Sauveur fait éclater sa miséricorde, en lui accordant la grâce d'un sincère repentir. Il jette sur ce coupable un de ces regards de tendresse qui touchent le cœur, le pénètrent et le convertissent."*²¹

Jean-Marie exprimera la même considération sous une forme admirative :

²⁰ Simone WEIL. *L'espérance de Dieu*, p. 102.

²¹ Sermon 38 sur la Passion

*Que lui avons-nous fait pour qu'il nous aimât ainsi ? qu'y a-t-il en nous qui mérite d'attirer ses regards et sa miséricorde ?*²²

● **Un regard chargé d'attention.**

L'attention, comme le silence, est solitude amoureuse dans le regard et, par cela même, communion. Ce n'est pas l'éternité, ni non plus le temps, mais le « croisement » des deux. C'est le pas de Dieu. C'est, comme pour Élie, « le murmure d'une brise légère » (1 R 19, 11-13). Il faut de l'attention pour percevoir la rumeur des paroles inexprimées, les contrastes des couleurs, le chant d'un oiseau, la plainte des sans-voix, la lassitude des satisfaits ! Il faut beaucoup de délicate attention pour découvrir sa voix dans les événements opaques de la vie, dans le silence de Dieu dans notre société.

*« Ayons donc à l'avenir plus de soin que nous n'en avons eu jusqu'ici de tenir toujours notre âme en quelque sorte entre nos mains, sous les yeux de Dieu, afin qu'elle n'agisse que par son esprit et par le mouvement de sa grâce. »*²³

De là vient la nécessité de grandir dans une sensibilité nouvelle qui nous permettra de découvrir Dieu dans la profondeur de ce monde séculier, où l'apparence semble toujours plus éloignée de Dieu, où les images explicites de Dieu sont de plus en plus évanescentes et absentes, mais où Dieu travaille en profondeur, avec une créativité incessante, avec une passion infinie pour nous. Il existe d'innombrables reflets de cette passion absolue de Dieu pour nous à la superficie de l'eau. Mais nous avons besoin d'une nouvelle sensibilité pour percevoir ces reflets. *“Rien n'est profane, ici-bas, à qui sait voir”* ²⁴.

Notre désir et notre supplication pour atteindre le regard de nos Fondateurs qui leur fit discerner ensemble et mettre au point des projets risqués peuvent se concentrer sur ce petit récit qu'il faut « regarder » et pas seulement « voir », qui demande à « être goûté » et pas seulement à « être lu »

²² À Melle Chenu, *Anthologie* p. 56

²³ Sermons II p 2532

²⁴ P. Teilhard-de Chardin, *Le Milieu divin*, Taurus, Madrid 1967, p. 55.

Diego ne connaissait pas la mer. Le père, Santiago Kovadloff l'emmena la découvrir.

Ils voyagèrent cap vers le sud.

Elle, la mer, se trouvait au-delà de hautes dunes ; elle attendait.

Quand enfin l'enfant et son père atteignirent ces dunes de sable, après une longue marche, la mer explosa devant leurs yeux. Et l'immensité de la mer fut telle, tel son éclat, que l'enfant resta muet devant cette beauté.

Et quand, enfin, il réussit à parler, tremblant, bégayant, il demanda à son père :

- Aide-moi à regarder !

(Eduardo Galeano).

3. 3. La proximité reconnaissante envers les pauvres

Nous le répétons de nouveau : si nous voulons re-crée, re-fonder, re-faire l'expérience du Traité d'union (et, par fidélité, il nous faut le faire car voici le temps de grâce, unique et non répétable, à 200 ans de sa signature), nous devons aller aux racines de notre identité commune qui englobent Gabriel et Jean-Marie, bien avant qu'ils ne se connaissent et même à leur insu.

Et un fait évident, c'est leur regard tourné, leur cœur orienté, leurs mains ouvertes vers les pauvres. C'est très clair, même si nous n'avons pas une connaissance très élaborée de l'histoire qu'ils ont vécue.

Avant de voir comment chacun dans son milieu, au sein de situations différentes, s'est senti porté vers la rencontre des pauvres, comme condition inéluctable de son être, il faut souligner que les étapes du chemin qu'ils parcoururent (expérience de Dieu, regard tourné vers les pauvres...) est le chemin même que tout croyant doit parcourir. C'est l'itinéraire même de foi tracé dans le cantique du Magnificat.

Au début du cantique, nous voyons Marie entièrement tournée vers Dieu, proclamant sa grandeur, chantant sa louange, traversée par une expérience de Dieu qui la remplit. Dans un second moment est exprimée

l'illumination de son regard : c'est comme si Marie, en le regardant, se rendait compte vers où le regard de Dieu est tourné et regardait alors vers l'endroit où ses yeux se dirigent.

Dès lors elle se met à contempler l'histoire avec le regard dont elle-même s'est sentie enveloppée : elle qui était sortie d'elle-même pour aller rendre service à sa cousine Elisabeth, contemple maintenant la réalité avec les yeux de Dieu, avec le talent prophétique de celle qui connaît l'inclination du cœur de Dieu vers les humiliés de la terre. Et ses yeux découvrent, au-delà des apparences, quel est le fond de la réalité, qui sont ceux qui, pour Dieu, se trouvent en haut, à l'intérieur et proches, et qui sont ceux qui se trouvent en bas, dehors et loin. Et ce regard contemplatif lui révèle les préférences d'un Dieu qui n'est jamais impartial.

L'une des caractéristiques du regard de Marie sur le monde est celle de saisir la vérité des choses : à côté d'un réalisme conscient de la précarité des choses et de la dureté de la vie (l'existence d'affamés, de pauvres, d'humiliés et celle d'ambitions et de pouvoirs opprimants qui en sont la cause) elle ne se laisse pas tromper par les apparences, elle est capable de percer la réalité et elle voit les choses, les personnes et les relations comme Dieu les voit. Aussi s'avance-t-elle pour contempler les affamés déjà rassasiés, les humbles et les abattus exaltés et les riches et les puissants renvoyés les mains vides. À ses côtés, nous pouvons aussi apprendre à corriger notre perception de la réalité du monde. Nous pouvons nous demander si nous nous arrêtons au bruit des actes de violence, de destruction et de haine, ou si nous apprenons peu à peu à écouter, grâce à nos maîtres que sont les simples et les petits, avec leurs innombrables gestes d'amour, leurs fêtes partagées, leur force silencieuse qui émane si souvent des lieux délaissés, du monde des exclus d'où il semble que ne pourrait surgir qu'amertume et tristesse.

Tel fut le mouvement des origines, le mouvement que nous aurons à entreprendre chaque jour.

● **La compagnie enrichissante des pauvres**

Depuis l'enfance, nos Fondateurs furent affectés par le contact direct de la pauvreté et des pauvres. Cette affinité marqua puissamment leurs horizons de vie, faisant des pauvres, des compagnons inévitables pour aller de l'avant.

Quelques grands traits seulement :

▪ Dans le cas de Gabriel Deshayes les données historiques font état d'un milieu pauvre, d'une enfance simple, très humble après la mort de sa mère Michelle, alors qu'il n'a pas encore six ans. « Très vite il doit participer aux travaux des champs et spécialement à la garde des animaux domestiques (vaches et moutons) qu'il emmène paître dans les champs paternels ou la lande communale... Vêtu de son sarrau en toile et les pieds dans ses sabots de bois, il va ainsi parcourir pendant sa jeunesse la campagne environnante ». ²⁵

Il est possible que, selon l'habitude des hagiographes de l'époque, on ait exagéré certains détails, qu'on ait transposé sur l'enfance certains traits de la maturité ou qu'on ait grossi certaines anecdotes comme effet d'une mémoire sélective. Mais derrière le style d'une littérature édifiante, il y a un fort substrat de réalité historique.

« Dès son enfance, Deshayes commença l'exercice des bonnes œuvres qui rempliront toute sa vie. Présument le consentement de son père, il donnait aux pauvres tout ce qui lui tombait sous la main : du linge à celui-ci, des bas à celui-là, une moitié de pain à l'un, une tête de veau à l'autre. Quelquefois même, il prenait sur la viande qui était au feu pour le dîner de la famille. » ²⁶

▪ Jean-Marie vit dans un milieu différent. Son enfance est prometteuse, bien que traversée par le décès douloureux de sa mère. Sa situation économique est enviable, ainsi que la sécurité de la famille. Son avenir est ouvert comme le bleu de la mer qui enveloppe tout et pose sur tout une empreinte de sérénité et de rêverie.

Mais il s'est imprégné de l'amour de ses parents, il a appris dans sa famille l'accueil cordial de ceux qui n'ont rien. Ce qu'il a vu chez son père l'a touché. Tous reconnaissent la sensibilité de celui-ci pour les plus démunis ; ils ont été témoins de ses soucis et de ses solutions créatives pour la crise du chanvre et du lin, qui ont laissé bien des familles sans travail ou sans complément économique. Lorsque parviennent les notes gouvernementales pour que les subdéléguées recherchent les moyens de pallier aux conséquences désastreuses de la crise, il répond à l'Intendant

²⁵ Jean Chéory. *Gabriel Deshayes prêtre de la Providence 1767-1841*, p. 21.

²⁶ François Laveau, *Vie du P. Gabriel Deshayes*, pp. 11-12.

de Bretagne, son supérieur direct, que les bateaux se trouvent déjà à Saint-Pétersbourg, à Schucken, à Danzig... en train de charger le lin et le chanvre.

Et il manifeste la profondeur de sa valeur humaine en cherchant un avenir pour les jeunes : il établira une école pour les Filles de la Croix de Saint-Servan pour tisser le chanvre.

C'est à ces sources que Jean-Marie s'abreuva dès son enfance. Et il est significatif de voir comment ces expériences ont laissé des traces chez l'homme adulte.

“Connaissez-vous l’histoire de cette bonne personne inconnue de nous, mais qui, en reconnaissance des services que lui avait rendus mon père, il y a cinquante ans, a payé l’amende de 2000 f à laquelle Féli a été condamné ? Cet homme, à ce qu’il paraît, s’était embarqué en 1790 pour passer en Angleterre. Il fit naufrage du côté de Saint-Brieuc et de là fut transporté à l’hôpital de Saint-Malo. Son lit se trouvait à côté de celui d’un pauvre qui lui parla de ma famille, qu’il appelait la providence de la ville, et sans autre recommandation le naufragé se présenta chez nous. Nous étions à table, on le fit entrer, on lui prodigua toute sorte de soins et trois mois après, il s’en alla sans que depuis lors nous ayons eu de ses nouvelles. Voici que nous le retrouvons aujourd’hui et il veut partager la condamnation de mon frère en prenant sur lui la peine fiscale.”²⁷

Aussi l’“option pour les pauvres” chez nos Fondateurs est quelque chose qui a surgi en eux de manière très naturelle. Leurs actions apostoliques vont être teintées dès le début de la couleur de la proximité et du service des plus pauvres.

• **Pauvres parmi les pauvres**

Nous allons nous en tenir aux années antérieures à leurs premiers contacts personnels, bien avant la signature du Traité d’union. Sans se connaître, avec des talents personnels totalement différents, leurs actions pastorales s’orientèrent naturellement vers les pauvres, respirant le même air qui les avait enveloppés pendant leur enfance.

▪ Gabriel commence son travail pastoral dans des temps calmes, après le fracas de la révolution, à Paimpont, puis à Beignon. L’évêque le place

²⁷ À Melle de Lucinière, le 24 janvier 1841.

comme curé d'Auray, petite ville qui compte alors 3000 habitants, centre de pèlerinage de toute la région bretonne qui y vénère Sainte Anne avec une dévotion sobre et très enracinée. Pour justifier et autoriser sa nomination, il raisonne ainsi le Ministre : "Ce prêtre mérite d'occuper ce poste du fait de ses talents et du bon esprit qui l'anime".²⁸

Ce bon esprit qui l'anime se concrétise immédiatement dans le regard tourné vers les besoins des derniers. Gabriel est le type de curé bon et sans façon, bien plus porté sur les choses pratiques que sur les élucubrations intellectuelles élevées, homme à la sensibilité sociale hors du commun.

Il commence par restaurer l'hospice où se trouvent réunis les plus invalides : personnes âgées, enfants abandonnés, handicapés. Ils ne seront plus jamais désemparés du fait de la sécurité que leur offre la sollicitude de ce prêtre.

Dans une époque de rareté et de pénuries, il met sur pied des moyens diversifiés pour pallier le chômage et la mendicité chronique. Il ouvre ici un atelier de filature, là des équipes destinées à la réfection des routes ; partout où il voit un besoin, un désir le brûle ; il préfère dépenser son énergie plutôt que de la laisser reposer dans la routine et la léthargie.

Il assiste discrètement les pauvres honteux, les ruinés du fait des avatars de la vie... Il se rend sans compter à la prison, parce que la douleur, le vide, y sont plus présents et déprimants, parce que la promiscuité, la misère morale, l'oisiveté font que les heures qui s'écoulent ne sont qu'un mirage de vie. Avec l'aide de deux dames, il assure l'aide matérielle, l'assistance, l'amitié, la catéchèse.

Le gouverneur civil, le préfet Jullien, devra écrire, déconcerté, au Ministre de l'Intérieur : « Cette petite ville a plus de centres de charité que presque toutes les autres du département ».²⁹

▪ Quant à Jean-Marie, jeune sous-diacre de 22 ans, il débute son travail pastoral au Collège ecclésiastique de Saint-Malo. Les moyens étaient précaires, les ressources humaines rares, les difficultés financières sévères, les installations extrêmement rudimentaires. Malgré cela, le collège

²⁸ Archives du diocèse de Vannes, Correspondance Pancemont, lettre du 29 Ventose XII (20 mars 1804).

²⁹ Archives nationales, F 10 III Morbihan.

accueillait ces brassées d'élèves, les jeunes étant considérés comme la promesse la plus porteuse d'avenir pour la France et l'Église. Pour eux, sans manuels, Jean-Marie apprit à griffonner mille feuillets de préparation de cours, à redoubler d'efforts, comme élève et professeur à la fois, en théologie, à s'épuiser physiquement au moment où il découvrait l'enseignement comme moyen le plus sûr pour ouvrir des perspectives d'avenir.

Dans l'établissement coexistaient ceux qui se préparaient au sacerdoce et d'autres issus des familles de Saint-Malo. En 1808, les statistiques étaient celles-ci :

“Nous avons actuellement environ 80 élèves, de toutes les classes, dans notre petit séminaire de St-Malo. Nous pouvons en compter plus de soixante destinés à l'état ecclésiastique. Tous sont animés du meilleur esprit, grâce au zèle ardent et aux soins infatigables de M. Vielle, qui se trouve à la tête de cette œuvre excelente.”³⁰.

Et ceux qui venaient des zones rurales abandonnées et appauvries de la Bretagne d'alors, vivaient dans la précarité, avec des ressources très limitées. Si ceux de Saint-Malo vivaient comme externes, hébergés dans leur famille, ceux des alentours étaient les hôtes de maisons particulières.

“Tous ceux des zones rurales voisines vivent dans la ville comme hôtes. Leurs parents leur envoient de petites provisions de beurre, de lard, etc. par ceux qui viennent au marché.”³¹

Au contact de cette réalité, sa sensibilité héritée de sa famille devint plus forte pour les plus fragiles, les plus pauvres, les plus faibles, les plus déshérités, les plus petits. Cette sensibilité était tissée d'humanité, de proximité cordiale. Particulièrement remarquable est le suivi que pratiquent les deux frères La Mennais d'un élève de santé délicate : ils le suivent pendant des années avec une tendresse patiente.

Lorsqu'en novembre 1811 est promulgué le décret impérial impliquant la fermeture du Petit Séminaire, il ne pensera qu'à trouver de la considération et un arrangement sûr pour le groupe de grands séminaristes devant se rendre à Rennes. Le cœur serré, il écrivait à l'abbé Millaux, recteur

³⁰ À Bruté de Rémur, 2 février 1808.

³¹ Lettre à Mme Meslé de Grand-Clos, Laveille, p. 49.

du Séminaire : *“Je me rends bien compte de votre embarras à recevoir tous ceux qui se présenteront les mains vides... J’en ai trente devant les yeux qui non seulement n’ont pas d’argent à offrir, mais qui ne disposent même pas d’un morceau de pain... Je ne voudrais, pour rien au monde, perdre ne fût-ce qu’une seule de ces petites brebis que la Providence m’a confiées”*.³²

L’année suivante, il continuait de se préoccuper de ses élèves, après leur avoir trouvé un accueil. Il écrivait à l’abbé de la Guérétrie, curé de Vitré, qui avait accueilli quatre séminaristes :

*« La Providence leur a donné en vous un père très tendre... Quatre autres sont en ce moment à Rennes et je ne sais pas s’ils auront obtenu une place au Petit Séminaire. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour les aider à payer leur internat et si je ne pouvais pas leur subvenir en tout, j’accepterais les dons que vous voudriez bien m’accorder. »*³³

● **Modelés avec l’argile lumineuse de la pauvreté bénie.**

Vivre dans la pauvreté est beaucoup plus que se mettre au coude à coude avec les pauvres de la terre, bien plus que de s’embarquer pour mille aventures afin de rétablir les biens et les dignités.

“ Pauvre est donc celui qui reconnaît que tout appartient à Dieu et se présente devant Lui avec une simple et unique vérité : sans rien... Celui qui peut dire : Dieu seul suffit.”³⁴

En vue du bicentenaire de la Congrégation, il se pourrait que la démarche la plus importante que nous sommes invités à entreprendre soit celle de revenir à ce que nous sommes ; à nous réconcilier avec l’obscurité du « quotidien » ; à renoncer aux super héros pour être des personnes proches et fraternelles, disposées à reconnaître leurs limites et leurs pauvretés, capables de se faire aider et de se laisser compléter et remettre en question.

Nous pourrions qualifier la situation de la vie religieuse d’aujourd’hui comme un « kairós de descente », où nous avons besoin d’aller jusqu’au fond de cette conscience de notre pauvreté et de nos limites, et, de ce fond, crier vers le Seigneur.

³² À l’abbé Millaux, Correspondance générale, Lettre 100, octobre 1812.

³³ À l’abbé de la Guérétrie, 7 septembre 1813.

³⁴ B. Lambert, *Las Bienaventuranza y la cultura hoy*, Salamanca 1987, p. 75.

L'acceptation de ses limites, de sa petitesse personnelle, la conscience lucide d'être de simples instruments de l'œuvre de Quelqu'un d'infiniment plus grand que nous, l'expérience du vide..., ce sont autant de concepts et d'images possibles illustrant la profondeur de notre pauvreté personnelle.

Deux faits de la vie de Jean-Marie de la Mennais et de Gabriel Deshayes peuvent nous suffire.

C'est tout enfant que Gabriel reçoit son bâton de berger (sa houlette) et sa panetière où il range son repas du midi ; deux objets qu'il va garder précieusement toute sa vie : « Si je suis tenté de me croire quelque chose, je me souviendrai d'où je suis sorti». ³⁵

Et Jean-Marie : « L'abbé Blanc voudrait que l'on parlât dans les journaux du départ de mes frères pour la Guadeloupe ; moi, je ne veux pas. Les œuvres de Dieu ne croissent que dans l'ombre, et c'est dans la nuit que tombe la rosée du ciel. » ³⁶

Depuis que le Concile a promulgué le décret *Perfectae caritatis* jusqu'à aujourd'hui, nous entendons répéter, encore et encore, l'appel à « revenir aux sources » de son Ordre ou de sa congrégation propre : l'appel à une rencontre passionnée avec les Fondateurs, aux intuitions des origines, à la redécouverte du charisme propre. Derrière cette exhortation se cache la conviction que la « maison mère » possède l'immense pouvoir de refaire, de guérir et remettre en route ceux qui reviennent vers elle blessés, épuisés, désorientés.

Il est temps d'entreprendre de nouveau ce parcours en partant de l'expérience déjà faite, et accompagnés par la « sagesse du retour » que nous offre le jeune fils de la parabole.

Selon la Genèse, « au commencement était le vide ». Ce vide provoqué par la faim (Lc 15,16) devient le point de départ du désir du cadet de retourner à la maison. Lors de la création d'Adam, « Dieu souffla dans ses narines une haleine de vie » (Gn 2,7), et depuis lors la possibilité de la vie reste liée à ce qu'il y a en nous de vacuité et de pauvreté, parce que seulement à travers cet espace troué peut nous parvenir quelque

³⁵ François Laveau, p. 33.

³⁶ À Melle de Lucinière, A II, 238.

chose venu d'ailleurs. À partir de ce moment, toute carence – symbolisée par la faim, la soif, la fragilité, la pauvreté ou la stérilité – devient paradoxalement occasion pour Dieu de déverser toute sa miséricorde et d'exercer sur nous tout son pouvoir d'attraction.

Nous découvrirons une liberté nouvelle, celle de marcher, avec nos vides et nos limites, au soleil, non pas avec l'amertume du ressentiment, mais avec la joie du pauvre de l'évangile qui annonce aux autres, qui n'institue pas son propre moi comme un centre de pèlerinage pour tous ceux qui s'approchent de lui.

Les derniers de l'histoire, les pauvres qu'embrassaient Gabriel et Jean-Marie, peuvent être pour nous les grands maîtres de cette pâque qui nous conduit vers l'avenir du Royaume de manière créative, sans que nous soyons perdus dans les labyrinthes de la nostalgie d'une impossible perfection. Eux peuvent nous apprendre qu'il n'est pas nécessaire d'attendre une plénitude de justice pour faire place à la tendresse et à la fête.

3.3. Les enfants et les jeunes en milieu scolaire.

(“Préparer des maîtres solidement pieux”. Traité d'union)

Cette démarche d'amour envers les derniers, Jean-Marie et Gabriel la poursuivirent sans arrêt ni découragement. Ils considéraient l'éducation comme la voie la plus appropriée, la meilleure, le plus durable, pour doter les jeunes d'un avenir plus assuré. Ils ne voulaient pas qu'une autorité supérieure vienne filtrer ce regard pénétrant dont Dieu les avait pourvus pour voir les besoins. C'est là où personne n'allait dispenser une éducation chrétienne qu'ils envoyèrent leurs fils : d'abord dans les plus petits villages, ensuite dans les pays de mission, jusqu'aux lieux d'esclavage des temps coloniaux... Jusqu'à l'extrême.

L'école constitue le point central, le noyau qui les a unis définitivement. Par-delà de profondes différences de manière de faire, de culture, de style, ils convergeaient sur les éléments de fonds que nous avons signalés précédemment. Mais le point décisif d'ancrage entre eux, celui qui leur permit de se connaître, de travailler rapidement d'un commun accord, ce fut l'école.

• Dans la rencontre décisive avec les enfants

La succession des événements qui les mena à se rencontrer personnellement, la correspondance et l'union cordiale toujours plus intense dans les projets entre Jean-Marie et Gabriel sont décrits dans les pages qui précèdent.³⁷

Nous ne reviendrons pas sur les dates et les événements d'une communion entre eux qui déboucha sur le Traité d'union, mais il faut bien dire avec force, de nouveau – nous le répéter avec force – que ce fut l'école qui libéra la synergie entre nos Fondateurs, que c'est l'école qui nous permet aujourd'hui de nous pencher sur le puits de nos origines pour étancher, 200 ans après, notre soif d'avenir.

Deux notes suffiront pour l'instant car un autre cahier sera consacré à d'autres développements :

. Si Gabriel portait avec lui, vitalemment enracinées, "la texture de la terre, l'hostilité des terrains, la merveilleuse rectitude des sillons"... il donna à la Congrégation des Frères Mennaisiens le côté chemin vers les derniers, pour aller là où les autres ne vont pas :

« La Providence m'avait inspiré la pensée d'établir une Congrégation de Frères pour les petites villes et les campagnes qui ne peuvent avoir des Frères des Écoles Chrétiennes. »³⁸

. Jean-Marie qui avait circulé dans Saint-Malo, la ville sculptée en granite et ouverte à tous les horizons de la mer, va enrichir cette école d'une dimension d'éducation intégrale :

« Ainsi, dans ces écoles, on forme l'homme tout entier, son cœur aussi bien que son esprit...

C'est là, mes très chers frères, le but de toute bonne éducation, et particulièrement de celle que les frères donnent dans leurs écoles ; et, chose bien remarquable, qu'une heureuse expérience prouve tous les jours, leurs élèves font dans les sciences humaines des progrès d'autant plus rapides qu'ils en

³⁷ Cf. Le passage *La mission qui unifie*

³⁸ Au R. P. Lamarche, dominicain à Rome.

font de plus grands dans la première de toutes les sciences, dans la science des devoirs de l'homme et du chrétien. »³⁹

Il est suggestif et réconfortant d'être les témoins aujourd'hui, 200 ans après, de la manière dont la mission unit des hommes si différents, de la manière dont elle rapprocha ces hommes distants dans l'espace et les attacha l'un à l'autre par des liens indissolubles. Il suffit de lire et de savourer ces extraits de lettres.

Depuis deux ans, j'ai entrepris, de concert avec Mr. Deshayes, ancien Curé d'Auray, de former des maîtres d'école pour les campagnes et les petites villes de la Bretagne. Nous les plaçons seuls, ou deux ensemble, suivant la population des communes qui nous les demandent...

J'ai fondé dans le Diocèse de St. Brieuc huit établissements de ce genre dans lesquels on donne l'instruction, suivant la méthode des frères, à plus de quinze cents enfants, qui, presque tous, sont admis gratuitement : neuf autres écoles semblables sont établies dans les Diocèses de Vannes et de Rennes.

Nous avons l'espoir d'organiser, un peu plus tard, d'une manière durable, cette institution naissante ; mais avant de lui donner des règles fixes et de demander pour elle l'approbation légale, il est nécessaire que nous achetions une maison qui serve de chef-lieu, et que le nombre des sujets soit plus considérable. Afin de l'augmenter, j'ai formé chez moi à St. Brieuc un noviciat, qui maintenant est composé de quatorze jeunes gens que j'élève à mes frais, et, de son côté, M. Deshayes en élève d'autres.

Votre Excellence sait dans quel déplorable état d'ignorance et de misère sont la plupart de nos paroisses bretonnes, et combien la différence de langage y rend la première instruction difficile : elle jugera donc que le seul moyen de remédier à cette ignorance et aux désordres qui résultent du petit nombre des pasteurs, c'est de multiplier les écoles chrétiennes, en formant des maîtres qui remplissent uniquement par des motifs de religion des fonctions si pénibles, coûtent peu aux paroisses et inspirent aux parents une confiance entière et méritée.⁴⁰

³⁹ Lors de la fondation d'une école, vers 1845. S II 793 – 800.

⁴⁰ Lettre 958 au Ministre

Dans ces lettres on voit bien les fils conducteurs de l'aventure : Nous avons vu la misère, la réalité de la situation nous a sauté aux yeux. Nous percevons fortement que l'école chrétienne est le moyen le plus adéquat pour répondre aux besoins qui nous touchent au cœur... pour cela, nous nous "sommes mis d'accord"... La mission les a unis.

La suivante est particulièrement éclairante pour voir chez nos Fondateurs la créativité novatrice de l'Esprit :

« Monsieur le Président

M. de La Salle avait formé le projet d'envoyer dans les campagnes quelques-uns de ses frères pour y tenir les écoles, mais il en fut détourné par les difficultés de trouver dans chaque village les fonds nécessaires pour la subsistance de deux frères, et encore, parce qu'il craignait pour ces frères solitaires, comme il les appelait, les dangers du relâchement : d'ailleurs, la règle qu'il leur avait donnée suppose, exige même qu'ils vivent en communauté.

M. Deshayes, ancien curé d'Auray, et moi, avons pensé que s'il était presque impossible, comme le jugeait M. de la Salle, de charger sa Congrégation des écoles des campagnes et des petites villes, on pouvait atteindre le même but, en formant une autre congrégation spécialement destinée à fournir des instituteurs primaires aux communes qui ne sont ni assez peuplées ni assez riches pour fonder une école de trois frères.

Afin donc d'éviter les deux principaux inconvénients qui empêchèrent de la Salle d'exécuter un projet si utile, nous avons fait pour les frères dits de l'instruction chrétienne, les règlements dont j'ai l'honneur de vous adresser une copie. »⁴¹

Pour répondre à la rude réalité qui les interpelle, ils acceptent ensemble l'appel à fonder, à organiser quelque chose de nouveau qui leur permettra d'aller là où les frères de la Salle ne peuvent aller. L'appel à inventer des règlements, à instituer de nouvelles formules, à sentir le vent de l'Esprit qui souffle et tourne vers l'imprévu. Dans les tempêtes, les frères "solitaires" savent que rien n'est impossible, aussi difficile et risqué

⁴¹ Au Président du Conseil royal de l'Instruction publique, St. Brieuc, le 14 novembre 1821.

que cela paraisse. Jean-Marie l'a dit dans sa lettre ci-dessus, en en partageant la responsabilité avec Gabriel. Seuls les motivations religieuses sont capables de faire face à de telles difficultés. Avec raison, ces Frères auront pour boussole Dieu Seul.

Et finalement, de manière très concise, sous les termes aseptisés d'un document juridique, comme l'est une ordonnance royale, apparaissent mystérieusement les éléments qui constituent l'union des Fondateurs, une union qui naît pour la mission et qui conduit à la mission :

« Louis, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre,

.....

Vu les Statuts et règlements d'une Association charitable, qui désire se consacrer à desservir les écoles primaires des villes et des campagnes, dans les départements qui composent l'ancienne province de Bretagne, sous le titre de Congrégation de l'Instruction Chrétienne

.....

Article premier.

La Société formée par les Sieurs De la Mennais et Deshayes, dans le but de fournir des Maîtres aux Écoles primaires des départements composant l'ancienne province de Bretagne...»

Ici sont manifestés d'une manière condensée les fils qui tissèrent la Congrégation : une intuition, un appel d'en-haut qui **associe** des regards et porte à tracer des chemins de **charité** (Association caritative), chemins de transit pour les **derniers** (villages). L'**école** est le chemin et les tisserands de l'avenir sont **Messieurs de la Mennais et Deshayes** qui ont été unifiés, modelés, conduits au-delà d'eux-mêmes par un Dieu qui les a embarqués ensemble pour la même mission.

● À l'école de Jésus Maître

Dès les débuts, avant même que le Traité d'union ne soit établi, alors que les premiers Frères vivaient seuls dans les presbytères, avec les prêtres de la paroisse, le Frère avait une mission propre. Il n'était ni aide paroissial, ni sacristain, ni coadjuteur non ordonné.

Du point de vue charismatique, le Frère n'a pas besoin de nouvelle consécration en dehors de sa consécration religieuse pour vivre pleinement sa vocation. Sans besoin d'espaces sacrés, il vit le sacerdoce des fidèles. Sans besoin de lieux isolés, il expérimente la sainte présence de Dieu dans la proximité des enfants et des jeunes au sein de l'école.

*« Votre **école** est un **temple** où vous exercez la plus auguste des fonctions du sacerdoce, celle de l'enseignement. C'est pourquoi, dans votre chaire, vous parlez au nom de Jésus-Christ, vous occupez sa place et, en conséquence, vous n'avez rien en commun avec ces mercenaires pour qui l'école n'est qu'un atelier de lecture, d'écriture et de calcul et qui dispensent l'instruction comme un charpentier fabrique des meubles. »⁴²*

Le Frère vit l'éducation comme une mission et non comme une tâche ; comme un sacerdoce et non comme un travail ; comme un ministère et non comme une profession... comme un pasteur et non comme un mercenaire.

Elles sont impressionnantes les intuitions et la conviction avec lesquelles ils ressentirent le caractère de la mission dans l'école. Nous étions au début du XIXe siècle et c'était à des femmes que Jean-Marie s'adressait, les Filles de la Providence :

*« Dans cette **école**, les maîtresses sont assises sur la **chaire de Jésus-Christ** même, qui ne s'est point proposé autre chose en venant sur la terre ; elles le représentent, elles font **ce que Jésus-Christ a fait** elles répètent ce qu'il a dit ; elles sont les ministres de Dieu, les interprètes de sa volonté, les dispensatrices de ses mystères. »⁴³*

Ainsi est-on né au monde et à l'Église. Aujourd'hui, c'est l'occasion favorable pour renaître, pour surtout chercher des voies et des 'complicités' autres, dans le but de rendre présent le même esprit qui féconda les dates de 1819 et 1820. La célébration doit être un appel à ne pas nous installer dans la routine, dans des commodités sécurisantes.

Le sociologue Max Weber a utilisé une formule assez éloquente pour

⁴² Aux Frères, S VII 2326-27, *Anthologie* p. 305

⁴³ Aux Filles de la Providence de S. Briec, 14 novembre 1821, S II 820 bis. *Anthologie* p. 308

évoquer l'évolution des institutions, il parle de "routinisation du charisme". Le charisme est l'intuition, le message, l'idéal qui fonde un mouvement. Avec le temps, par un mouvement inexorable, la routine et l'institutionnel ont tendance à prendre le dessus sur tout le reste. C'est ainsi qu'un mouvement doit être analysé par sa fondation, mais aussi par les moyens mis en œuvre pour lutter contre la routinisation, pour pouvoir rester fidèle à son charisme initial.

Contre cette tentation, le pape François nous met en garde, avec les accents d'une sollicitude paternelle, chargée de préoccupation et d'urgence :

"Certaines personnes font de la résistance pour éprouver jusqu'au bout le goût de la mission et restent enveloppées dans une acédie paralysante... Ainsi prend forme la plus grande menace, « c'est le triste pragmatisme de la vie quotidienne de l'Église, dans lequel apparemment tout arrive normalement, alors qu'en réalité, la foi s'affaiblit et dégénère dans la mesquinerie ». La psychologie de la tombe, qui transforme peu à peu les chrétiens en momies de musée, se développe".⁴⁴

• **Communauté de disciples à l'École de l'Évangile**

Ne vous faites pas appeler maîtres, car vous n'avez qu'un seul Maître et vous êtes tous frères.
Mt 23, 8

Dans l'évangile, plusieurs personnages se présentèrent et saluèrent Jésus comme "Rabbi", "Maître". Et lorsqu'il disait à ses disciples : "Ne vous faites pas appeler maître", il voulait insister sur le fait de ne pas rechercher le pouvoir, la domination, la vaine gloire stupide de ces rabbis qui comptaient sur la soumission servile et non sur la circularité de la fraternité que lui-même prêchait. Jésus marqua la différence, non seulement parce qu'il était doté d'une singulière autorité mais avant tout par son style, par sa manière de nouer des relations. La singularité de Jésus comme maître ne se tire pas seulement des aspects distinctifs de sa pédagogie, mais avant tout de la transformation de la relation éducative en expérience de salut. Aucun de ceux qui entraient en contact avec Jésus n'en revenait le même.

⁴⁴ *Evangelium Gaudium*, n° 81 et 83

Jésus était une personne extrêmement attractive, fascinante, mais il se distingua comme maître dans les traits de sa personne et c'est pourquoi il pouvait être à la fois le maître et la leçon. Cette réalité est énoncée dès les premiers récits lorsqu'il dit "suis-moi" (Mc 1, 17) ; dans ce "moi" se trouve la boussole d'orientation : Jésus ne présente pas une doctrine ou un programme, mais uniquement sa personne. Et ce référent est aussi le point de départ de la condition de disciple : celui qui le suit "lorsqu'il sera parfaitement instruit sera comme le maître" (Lc 6, 40)

Cette manière de comprendre l'éducation et de construire l'école est appelante. Ce n'est pas dit en termes de transmission de savoirs ou de développement de compétences mais, fondamentalement, de construction d'une identité au sein d'une interrelation intense. Pour cela, la voie suivie par Jésus fut celle de la rencontre. Cependant il ne suit pas un programme établi ; il crée les liens avec chaque personne. Il fait de chaque situation une opportunité. Il ne paraît pas être soucieux de laisser un écrit pour fixer la mémoire, mais il provoque des événements inoubliables. Il a recours à la voie du dialogue, de la question. Il se permet d'aborder des situations douloureuses ou des attentes profondes, de les interroger ou de les accueillir, en différents langages. Ce sont des rencontres qui, dans l'espace accidenté de la géographie humaine, rendent présent le Royaume de Dieu.

École de la rencontre : Ce n'est que par l'expérience d'un accueil inconditionnel que nous parvenons à nous exprimer en totale transparence face à quelqu'un qui ne nous juge pas, ni ne prend un air protecteur, qui ne nous gêne pas de sa tolérance patiente ou de sa bienveillance condescendante, mais est capable de s'immerger dans notre monde subjectif et de participer à notre expérience propre. Lorsque nous pressentons que quelqu'un se risque à entrer dans nos problèmes, qu'il nous aide à les verbaliser, qu'il accompagne notre récit sans l'anticiper, sans chercher à deviner, freiner ou altérer notre expérience, nous sommes visités, même sans nous en rendre compte, par la présence de Jésus Maître.

Cette école de la rencontre n'est possible que si l'on est capable de ressentir l'autre et de le voir comme compagnon (cum-pane : partageant le même pain, et par conséquent le rencontrant au même niveau, à la même table).

Il reste donc, comme tâche immédiate pour ce temps de mémoire et d'engagement en ce bicentenaire, de laisser venir la lumière, comme Gabriel et Jean-Marie se laissèrent éclairer par un avenir à construire chaque matin. Dessiller les yeux du cœur pour être capables de regarder.

- Regarder le monde avec des yeux neufs, ceux du Dieu créateur, renouvelant en chacun de nous et en chacune de nos écoles le "il vit que cela était bon" sûrs que dans notre école il est possible de rendre réels "les cieux nouveaux et la terre nouvelle".
- Regarder l'école avec les yeux neufs du Maître, qui sait l'importance d' "enseigner avec calme", du "je suis avec vous", du "croyez en mes œuvres", du "j'ai été envoyé pour..." parce que dans notre école nous rendons possible le "allez dire ce que vous avez vu et entendu", l'annonce de la Bonne Nouvelle aux pauvres.
- Regarder le travail d'évangélisation avec un sens prophétique, sachant que, même sans or ni argent, dans notre école, nous avons reçu l'Esprit qui nous permet de dire à nos destinataires et à notre société : "au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche".

CONCLUSION :

Un aide-mémoire pour notre départ vers 2019-2020

"Nous ne pouvons pas oublier notre appartenant à une communauté de mémoire, enracinée dans la tradition d'un peuple familier du commandement : Souviens-toi ! « *Souviens-toi que tu fus esclave en Égypte.* » (Dt 5, 15); « *Souviens-toi du chemin que le Seigneur ton Dieu t'a fait parcourir...* » (Dt 8, 2); « *Souviens-toi des merveilles qu'il fit, de ses prodiges, des sentences de sa bouche* » (Ps 104, 5).

Le souvenir, telle une vague en expansion, enveloppe notre présent et nous fait devenir participants et contemporains de l'événement. « *Souviens-toi de Jésus, ressuscité d'entre les morts* », recommandait Paul à Timothée (2 Tm 2, 8).

Dans une scène de l'évangile de Marc, Jésus invite ses disciples à faire un exercice de mémoire : ils discutaient entre eux parce qu'ils avaient oublié de se pourvoir en pains, ils n'en avaient qu'un, et ce manque momentanément accaparait toute leur attention au point d'oublier le passé : « *Ne vous souvenez-vous pas que j'ai réparti cinq pains pour cinq mille ?... Et lorsque j'ai réparti sept pains pour quatre mille combien de corbeilles avez-vous remplies avec les restes ?* » (Mc 8, 19-21).

Le moment où il avait rompu et réparti quelques pains pour rassasier la faim d'une multitude était récent, mais les yeux, les oreilles et le cœur de ceux qui avaient été présents étaient encore bouchés, incapables de comprendre ce que signifiait le signe.

Et s'il les invitait à se souvenir de cette démesure, c'est que seul le souvenir d'une telle abondance pouvait détourner leur attention de ce qui leur manquait à présent.

Ce travail intérieur est plus nécessaire lorsque les circonstances de fatigue ou les limitations dues au vieillissement, au fait d'être minoritaire, à la fragilité (*"nous n'avons qu'un pain..."*) menacent d'accaparer toute notre attention et de teindre le présent que nous vivons des tons sombres de la plainte et de l'impression qu'il est inévitable de vivre cette étape sous le signe de la rareté, du manque et de la pénurie. Comme pour les Israélites dans le désert, deux voies s'ouvrent devant nous à cette étape : celle du murmure et celle de la bénédiction. Choisir celle-ci suppose la décision de pratiquer une mémoire sélective pour nous souvenir des douze corbeilles de dons dont nous avons été comblés. Lorsque nous y posons les yeux, jaillit inévitablement la reconnaissance pour un si grand bien reçu, pour tant de miséricorde et tant de grâce".

D'après un texte de Dolores Aleixandre

Souviens-toi de l'histoire que tu as vécue. Retourne aux sources d'où jaillit le fleuve sur lequel tu navigues.

Souviens-toi des différences entre Jean-Marie et Gabriel qui firent place à une unité de cœur et de vie incontestable.

Rappelle-toi leur expérience de l'absolue proximité de Dieu, de son attention qui les rendit capables de risquer avec audace de fonder et d'en appeler d'autres à la même aventure.

Découvre leur regard bouleversé qui voit le monde et sent la vie avec le regard tendre du Dieu Père.

Garde présents les détails de leur vie où transparaissait un cœur ouvertement tourné vers les pauvres, leur vulnérabilité, leur solitude, leur besoin d'un accueil paternel.

N'oublie jamais le sens de leur union : l'école qui accompagne, qui est un nid d'accueil, de croissance et de vie.

C'est de là que te viendra l'élan pour prendre ton souffle et revivre l'histoire.

Ensemble, tous ensemble, toujours ensemble... réécrivons le Traité !

TABLE DES MATIÈRES

Presentation	3
1- Deux hommes et un destin.....	5
1.1 Un destin commun :	5
1.2 Deux hommes différents	10
2. Le lien essentiel qui permet de parvenir au Traité d’union.....	13
• La Mission qui fait l’unité.....	14
• Une intuition.....	14
• Un chemin rapide.....	17
• Un destin inéluctable.....	18
3. Vers un nouveau “TRAITÉ D’UNION”.....	21
3.1- La centralité de l’expérience de Dieu	22
• Dieu Seul :	22
• Expérience fondatrice	24
3.2.- Le regard avec les “yeux du cœur”	27
• Le cœur du regard :.....	28
• Un regard qui découvre la sacramentalité de la réalité.....	29
• Un regard chargé d’attention.....	30
3.3. La proximité reconnaissante envers les pauvres	31
• La compagnie enrichissante des pauvres.....	32
• Pauvres parmi les pauvres	34
• Modelés avec l’argile lumineuse de la pauvreté bénie.....	37
3.3. Les enfants et les jeunes en milieu scolaire.....	39
• Dans la rencontre décisive avec les enfants.....	40
• À l’école de Jésus Maître.....	43
• Communauté de disciples à l’École de l’Évangile	45
Conclusion :	48